

# Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Lundi 27 Août 1917

REDACTION ET ADMINISTRATION :  
75, rue de la Darse, 75  
MARSEILLE

Téléph. : Direction 2-90 - Rédaction 2-72, 39-50

Bureaux à Paris : 10, rue de la Bourse

42<sup>e</sup> ANNÉE - 5 cent. - N° 14.813

LES ANNONCES SONT REÇUES :  
A MARSEILLE : Chez M. G. Allard,  
rue Pavillon, 31, et dans nos bureaux ;  
A PARIS : à l'Agence Haras, place de  
la Bourse, 8.

ABONNEMENTS  
B.-du-Rhône et départe- 3 mois 6 mois 1 an  
ments limitrophes. 5 fr. 9 fr. 17 fr.  
France et Colonies... 6 fr. 11 fr. 20 fr.  
Etranger... 9 fr. 17 fr. 30 fr.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup>  
et du 15 de chaque mois

## Le Chancelier et le Reichstag

Le chancelier de l'empire allemand est en conflit avec le Reichstag, ou du moins avec la majorité de gauche du Reichstag. Quelle importance convient-il d'attacher à ce conflit ? Une grande importance, si l'on s'en tient à tout le tapage fait autour des incidents qui ont marqué les réunions récentes de la grande Commission. Mais en réalité, nous avons l'impression de nous trouver, là encore, en présence d'une nouvelle comédie.

Il est manifeste que M. Michaelis s'est moqué des députés de la majorité de gauche qui ont proposé et voté la fameuse résolution du 19 juillet. Il a fait, comme nous l'écrivions il y a deux jours, il a fait ce jour-là une déclaration ambiguë de nature à laisser croire qu'il était avec les partisans de cette résolution aussi bien qu'avec ses adversaires. Et les avis successifs autant que contradictoires exprimés sur le même sujet par le même chancelier au cours des deux séances du Reichstag ont fait confirmer cette vérité. Mais il est manifeste aussi que la plaisante majorité de gauche du Reichstag est résignée à encaisser tous les camouflets qu'il plaira au gouvernement de lui infliger.

En fait, nous constatons ceci : à savoir que le dit Michaelis continue de plus belle à se payer la tête de la pseudo-représentation nationale boche. Ce n'est pas seulement au sujet du problème de la paix qu'il se fiche des membres du Reichstag en leur tenant un langage qui dit tout à tour oui et non, pour et contre, blanc et noir. On a vu que sur toutes les autres questions à l'ordre du jour de l'Assemblée, notamment sur celle du régime électoral prussien et sur celle des droits parlementaires du Reichstag, le chancelier s'est livré au même jeu équivoque. Les très vifs incidents auxquels vient de donner lieu la création d'une nouvelle Commission de quatorze membres (sept représentant le Reichstag et sept représentant le Bundesrat), Commission appelée à former un corps consultatif sous la présidence du chancelier, sont à ce point de vue tout ce qu'il y a de plus significatif.

Au surplus, on aura remarqué sans doute que, chaque fois que le chancelier a des déclarations importantes à faire au Reichstag, il ne manque pas d'aller prendre l'air du grand quartier général, c'est-à-dire d'aller recueillir humblement les instructions et les ordres des chefs militaires qui restent les véritables maîtres de l'Allemagne. M. Michaelis n'y avait pas manqué cette fois encore : c'est à son retour du grand quartier général qu'il a apporté à la Commission plénière du Reichstag la nouvelle communication dont on a vu hier la substance. Le détail ne suffit-il pas à faire ressortir ce qu'il y a de factice et de vain dans toute cette prétendue agitation parlementaire dont on nous rebat les oreilles ?

CAMILLE FERDY.

## La Crise politique en Allemagne

L'attitude du chancelier  
Bâle, 26 Août.  
Au cours de la séance de la Commission plénière du Reichstag, le chancelier a pris de nouveau la parole afin de remettre aux députés d'avoir accepté ses propositions de collaborer avec lui.

La nécessité est démontrée, a-t-il dit, de discuter certaines conditions essentielles en comité très restreint afin de garder le secret des délibérations. Lorsque j'ai dit que les membres de la nouvelle commission ne doivent pas être considérés comme des mandataires du gouvernement ou des partis, j'ai voulu dire par là qu'il est impossible que, dans chaque cas particulier, un représentant d'un parti ou du gouvernement vienne à la commission avec un mandat ou fasse un compte rendu à son parti après la délibération. Tout ce qui n'a pas encore été définitivement arrêté ne doit pas être discuté en public. Nous délibérons ensemble confidentiellement et nous arriverons enfin à une solution qui puisse être communiquée au public.

Je suis convaincu, et tous les représentants des partis sont d'accord avec moi, qu'il y a des prémisses de progrès importants dans ces délibérations d'une commission restreinte. Évidemment les députés doivent exposer le point de vue de leurs partis. C'est précisément ainsi que s'établit un contact très étroit entre le gouvernement et les partis. Le chef du parti doit être envoyé à cette commission, une garantie existe alors que l'opinion de son parti sera connue.

« Il est également évident que les députés doivent être d'accord avec leurs partis, car seulement ainsi on peut compter que les partis approuveront ce qui aura été dit. »

« Je crois opportun d'agiter les délibérations de la Commission au ce sens, je n'ai pas encore de projet détaillé, je n'ai pas encore songé non plus à la solution de la question au point de vue du droit. »

## PROPOS DE GUERRE Le Rapide retardataire

Si l'on arrive jamais d'aller attendre un parent ou un ami au rapide de Paris, qui, selon l'horaire, doit arriver à Marseille à 11 heures 30 du soir, n'hésitez pas à retenir une chambre au Terminus, car vous en aurez pour jusqu'à 3 heures du matin au plus tôt. Il n'y a pas d'exemple depuis au moins quatre mois que ce fameux rapide soit arrivé avec moins de quatre heures de retard. Que fait-il en cours de route pour obtenir une telle ponctualité dans le retard ? S'attarde-t-il tel le lévrier de la fable, parmi le thym et la rosée, ou s'arrête-t-il à regarder passer les vaches afin de rendre leur politesse à ces sympathiques ruminants qui, depuis si longtemps, regardent passer les trains ? J'ai voulu avoir le mot de cette énigme en interrogeant un fonctionnaire de la Compagnie, dont la casquette galonnée méritait toute confiance.

« C'est la faute de l'Administration des Postes, me répondit-il laconiquement. »

Il paraît, en effet, que je tiens ceci d'une petite enquête personnelle, — qu'en cours de route, notamment à Avignon et à Tarascon, qui sont des gares de bifurcation, notre rapide est retardé par les sacs de charbon, pondance une demi-heure ici, trois quarts d'heure là... Les sacs arrivent, mais ils arrivent lentement, comme la vengeance. Pendant ce temps, le train piaffe, les voyageurs aussi, et le charbon se consume.

Car c'est là le grave : le rapide use chaque jour quatre heures de plus de charbon que la quantité prévue par l'horaire. J'ignore ce que cela peut représenter en tonnes, mais avec les locomotives modernes, ça doit faire un total appréciable.

Embêter le public, faire arriver à 3 heures du matin des voyageurs qui avaient quelque droit de croire qu'ils arriveraient à 11 heures, obliger à « pointer » pendant quatre heures les parents et amis des dix voyageurs, cela n'a qu'une importance relative, le public étant fort peu de chose dans la main de l'Administration, mais gaspiller chaque jour du bon charbon, du précieux charbon, c'est impardonnable !

« Et si l'Administration postale était tenue de payer le supplément de combustible dont ses lenteurs sont cause, le rapide arriverait à l'heure. »

ANDRÉ NEGIS

## En Afrique orientale

Communiqué officiel anglais

Londres, 26 Août.  
Dans la région d'Elinda, nous avons récemment l'ennemi sur une distance de huit milles. Dans la région de Kiliva, une partie des troupes de l'ennemi a été repoussée vers la vallée d'Emkuru. Nos patrouilles harcèlent continuellement l'ennemi.

Dans la région du Nord, les colonnes belges de Kilosa continuent, vers le sud, le mouvement qui a obligé les postes allemands de la rive nord du Ruaha, à passer sur la rive sud.

Les milles au sud-ouest de Mahenge, nos colonnes continuent à faire des progrès considérables.

Dans la région du Sud, nous approchons de Tumbura, important centre de ravitaillement ennemi.

Dans les autres régions, nous continuons à presser l'ennemi.

ANDRÉ NEGIS

## Il ne faut jamais désespérer !

Un disparu... retrouvé

Fécamp, 26 Août.  
Le soldat Albert Boudet, du 15<sup>e</sup> d'infanterie, disparu depuis le mois de mars 1916, vient de faire savoir en date du 23 juillet qu'il était prisonnier en Allemagne (camp de Lauban, en Silésie) et qu'il était en bonne santé.

## 1.121<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 26 Août.  
Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :

Au nord de Verdun, la nuit a été marquée par une grande activité d'artillerie sur la rive droite de la Meuse, entre Samogneux et le bois Le Chaume.

Sur la rive gauche, nous avons légèrement progressé au sud de Béthincourt. Nos avant-postes sont aux environs de l'attaque et bordent la rive sud du ruisseau de Forges.

Sur les Hauts-de-Meuse, deux coups de main tenés par l'ennemi lui ont coûté des pertes sensibles, sans aucun résultat.

Nuit calme partout ailleurs.

## LA GUERRE Notre progression continue sur la rive gauche de la Meuse

Les contre-attaques allemandes sont repoussées sur le front de Verdun et dans les Flandres

Paris, 26 Août.  
Les derniers combats ont montré que l'encadrement en officiers paraît faible aujourd'hui dans l'armée allemande. Alors qu'autrefois, usant de ses compagnies, les officiers commandaient trois ou quatre compagnies, elles ne comprennent plus actuellement que deux officiers en moyenne. Les compagnies qui ont trois officiers sont l'exception. Les bataillons sont généralement commandés par des capitaines, les compagnies par des sous-lieutenants.

## LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 26 Août.  
« Si les Français prennent jamais la cote 304, nous sommes plus qu' moitié perdus, car ils en deviennent maîtres, rien ne les empêche d'attaquer dans n'importe quelle direction. »

Evidemment, ces paroles étaient dites par le général commandant la 213<sup>e</sup> division allemande pour encourager ses troupes à résister à nos attaques. Mais il faut croire que ces attaques furent irrépressibles puisque nos troupes envahirent la cote 304 et firent 8.400 prisonniers, dont 2.794 et 63 officiers pour une seule division, la 6<sup>e</sup> de réserve.

Pourquoi, si les Allemands ne sont pas plus qu'à moitié perdus pour s'être laissés résister à nos attaques ? Mais il faut croire que nos armées de Verdun n'ont pas encore la victoire définitive, elle n'en constitue pas moins un progrès capital de notre offensive.

L'effort de l'ennemi sur Verdun, en février 1916, avait beaucoup moins pour objet de lui ouvrir une nouvelle route sur Paris qu'il ne s'agissait de reprendre Metz. Une des premières barrières qu'il avait dressées devant nous vint à tomber, au moment même où nos alliés italiens, en plantant sur le Monte-Santo, le drapeau de Savoie ont accompli un nouveau pas dans la direction de Trieste.

« Est-ce à dire que l'ennemi n'essayera pas de ressaisir des positions d'où il pourrait lancer ? Non pas, et l'activité témoignée par son artillerie sur la rive droite de la Meuse s'assure une compensation. »

Mais depuis trois ans les généraux allemands, le l'ennemi tout le premier, n'en sont plus à apprendre qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

MARIUS RICHARD

## SUR NOTRE FRONT

Communiqué officiel anglais

26 Août.  
Nous avons attaqué, hier soir, et chassé l'ennemi des éléments de tranchées repris par lui dans la matinée au nord-est de la ferme de Gillemont.

Nos anciennes positions sont entièrement rétablies.

Une tentative de contre-attaque allemande, effectuée dans le courant de la nuit, a échoué.

Les Portugais ont repoussé, cette nuit, un coup de main au sud-est de Laventis.

L'artillerie allemande a montré une grande activité, cette nuit, à l'est d'Ypres et vers Lombardzyde.

Un hommage au général Pétain

Londres, 26 Août.  
Le publiciste Garvin écrit dans l'Observer : Fidèle à son vieil amour, le général Pétain a frappé son premier coup en qualité de commandant en chef sur le lieu même de son triomphe de l'année dernière, où il sauva Verdun pour la France. La ville est en ruines et, sauf dans les casernes de la citadelle de Vauban, il serait difficile de trouver un maison avec un toit, mais cela n'importe pas. Verdun sera rebâti. Ce qui importe, c'est que Verdun, comme Belfort en 1871, resté une forteresse inviolée, non conquise et invincible. Ceci est l'œuvre de Pétain et de ses vaillantes troupes, celles-ci se sont couvertes d'une gloire impérissable qui ne peut venir qu'aux hommes dont la cause est bonne et dont les mains sont pures.

On ne passera pas à tels sont les mots de Pétain. Ils sont écrits en énormes lettres sur le mur du mess des officiers dans la citadelle de Verdun, où ils restent, jamais comme un fier souvenir d'un glorieux succès. La France est indomptable ; il suffit de circuler parmi les Français actuellement pour s'en rendre compte. Sans attendre l'aide américaine, le commandant en chef des armées françaises, a porté un coup qui aura inévitablement pour effet de détourner les

trails de papa que tu avais à Paris et que tu as caché à cause de nous, le portrait que tu jadis à cause de nous, le portrait que nous désirerions tant embrasser, que nous désirerions tant embrasser à notre tour !

Christiane, s'attachant à l'étreinte douce, à l'étreinte ardente de son fils, s'écria : — Mais ce portrait... je ne l'ai pas. — Où est-il ? — Je l'ignore. — Oh !... maman !... — La voix de Marc trahissait l'incrédulité de son cœur.

« Tu es sûr, mon enfant, ajoutait-elle, toute éperdue... je t'assure que ce portrait a dû être égaré lorsque nous avons quitté Paris autrefois. »

« Oh !... faisait encore Marc... et cette fois c'était avec une voix de regret, avec une voix de douleur. — Mais comme elle croyait à l'incrédulité de son cœur. — Je te le jure... Marc... ce portrait de ton père... je ne le possède plus... Certainement, c'est à Paris, au moment de notre départ... que j'en aurai égaré. Il ne faut pas m'en vouloir... mes enfants... il ne faut pas m'en vouloir. — Elle le regardait avec des yeux de tristesse. — Marc. — Le chagrin que son visage décomposé accusait leur causait une peine infinie. »

autres nouvelles qui circulent, qu'il n'est pas pour l'instant permis de préciser, ont ouvert soudainement devant les esprits des horizons qui semblaient s'être fermés. De nouveau, la nation vibre en contact étroit avec l'armée et les grandes victoires remportées par les troupes sont venues fort opportunément dissiper certaines manœuvres pessimistes. Les journaux sont remplis de succès. C'est le vaillant chef et le magnifique commandant des troupes. La marine collabora brillamment à la victoire.

Quant à l'aviation italienne, elle a su affirmer hautement sa supériorité que l'aviation autrichienne est en peu de jours devenue inexistante.

## LA GUERRE EN ORIENT

Sur le front russo-roumain

Communiqué officiel roumain

Jassy, 26 Août.  
Entre les vallées de la Dofliana et de la Putna, les troupes roumaines ont repoussé les attaques ennemies, dont deux au sud de Cosmra et une sur le mont Râncoc. Dans le secteur situé entre Arest et Maraschi, bombardement réciproque d'intensité variable. Sur le Sereth, l'ennemi a bombardé violemment, mais sans effet, des tranchées et a déclenché une attaque contre les tranchées du secteur Marmolasa-Dorbul, réussissant à occuper des positions qu'il avait évacuées à cause du bombardement des Roumains, par une violente contre-attaque, ont repris ces positions.

Le gouvernement roumain a Jassy et l'armée continue la lutte

Jassy, 26 Août.  
Le Times a publié mercredi dernier un télégramme d'après lequel les membres du Sénat et de la Chambre des députés de Roumanie seraient arrivés à Odessa et y feraient un séjour provisoire avant de regagner une résidence qui leur aurait été assignée dans les environs de Kherson. Cette information est absolument fautive.

L'armée roumaine poursuit sa lutte héroïque contre les Austro-Allemands. Elle porte en ce moment tout son espoir sur le Sereth et l'Olthia. Les mesures prises en Russie pour rétablir la discipline, l'ordre et la discipline, sur le front russo-roumain, des effets qui autorisent tous les espoirs.

## Les Evénements de Grèce

La mobilisation

Athènes, 26 Août.  
Un décret royal affectant 26 Août appelle sous les armes les hommes qui n'ont jamais servi et ceux qui ne l'ont pas trois mois de service.

Un débat sur la forme du gouvernement

Athènes, 26 Août.  
La Chambre a continué hier la discussion de la réponse au discours du Trône qu'elle achèvera probablement ce soir, le désir de M. Venizelos étant de mettre un terme à la surexcitation qui règne dans tous les milieux à la suite des débats qui sont souvent passionnés.

M. Boussios, député de Cozani, ancien membre de la Chambre turque, qui est l'un des signataires de la réponse de la minorité au discours du Trône, a provoqué un incident tumultueux.

Il a déclaré qu'en l'absence de l'abdication du roi Konstantin, il ne reconnaissait pas le changement survenu sur le trône. M. Venizelos a répondu vivement à l'orateur son attachement pour l'ancien roi dont l'acte d'abdication existe.

Plusieurs membres de la Chambre se sont prononcés sur M. Boussios, et l'un d'eux, centre de la tribune, M. Venizelos, qui avait bondi de sa place pour aller protéger M. Boussios qui était en butte à la fureur de ses collègues, entraîna la pénible impression produite dans la salle en exprimant ses regrets de l'incident et en annonçant qu'il avait pris des mesures pour que des faits de ce genre ne se renouvelassent plus.

Le calme étant rétabli, M. Rhallys demanda que les droits de l'opposition de se faire entendre soient respectés, dans le cas contraire l'opposition serait forcée de s'abstenir de participer aux travaux parlementaires.

M. Cafandaris, rapporteur de la majorité, par la réponse au discours du Trône, exposé les moyens immoraux, la violence et la corruption dont a usé l'ancien régime pour conduire le pays à l'abîme, risquant de rayer de la carte la Grèce de la carte des peuples libres.

Il a ajouté : Nous avons l'obligation de ne pas revenir en arrière sur la trahison, et lorsqu'un corps souverain se soumet à un régime qui n'est que le cas qui donneront au régime sa forme définitive. Nous acceptons l'institution royale comme un état de choses provisoire, mais nous nous engageons à tendre nos efforts vers la prédominance de l'esprit républicain.

Les députés de la gauche des tribunes et de nombreux orateurs qui étaient présents accueillirent ces déclarations par de vives acclamations. M. Venizelos, répondant à l'orateur, a reconnu que la conduite du roi Konstantin a été digne de porter un coup terrible à l'institution royale, pourtant malgré l'ébranlement du pouvoir royal, le gouvernement estime qu'il est de son devoir d'essayer encore la fondation de cette institution.

Dans sa réponse à M. Boussios, M. Venizelos déclara notamment qu'il n'avait eu recours à un mouvement révolutionnaire parce qu'il était impossible autrement d'imposer au roi la volonté exprimée par la nation.

Sur la question de savoir si nous devions aider la Serbie, ajouta l'orateur, le refus au roi puisque j'avais avec moi toute la nation, d'avoir une opinion contraire à la mienne.

Le roi Konstantin me répondit : Pour les affaires d'ordre intérieur, je reconnais M. Marc reprit : — Nous ne le blâmons pas, maman. Nous savons bien que tu as été la première à regretter la perte de ce portrait... Nous ne t'en parlerons plus... Mais il faut autre chose que tu pourras nous redonner... autre chose que tous les deux nous désirons aussi... ardemment... notre nom d'autrefois... celui de notre père.

Christiane s'était dirigée en chancelant vers la fenêtre en ouvrant de ce portrait... Elle avait besoin d'air... elle suffoquait. — Claudette et Marc attendaient devant cette émotion... résolu pourtant... la suivirent. De nouveau ils s'emparèrent de ses mains, l'enveloppant d'un regard de tendresse et d'adoration.

« L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au poignet de sa mère, avait pris les deux mains de celle-ci... L'attira doucement, la conduisit vers une chaise, sur laquelle il la fit asseoir. — Hécia ! il allait lui falloir gravir son calvaire jusqu'au bout. — Marc, doucement, détachant les doigts de Claudette enlacés au po

